

Morris **BIRKBECK**

Journal d'un voyage en Amérique

1820

depuis la côte de Virginie
jusqu'au territoire de l'Illinois

traduit de l'anglais
par Françoise Pirart et Pierre Maury



JOURNAL D'UN VOYAGE EN AMÉRIQUE
DEPUIS LA CÔTE DE VIRGINIE
JUSQU'AU TERRITOIRE DE L'ILLINOIS

JOURNAL D'UN VOYAGE
EN AMÉRIQUE

DEPUIS LA CÔTE DE VIRGINIE
JUSQU'AU TERRITOIRE DE L'ILLINOIS

par
MORRIS BIRKBECK

traduit de l'anglais
par
FRANÇOISE PIRART
et
PIERRE MAURY

GINKGOéditeur

Titre original :
Notes on a Journey in America
from the Coast of Virginia to the Territory of Illinois.
Londres, 1819.

© Ginkgo éditeur, octobre 2006
3, rue Beudant 75017 Paris
ginkgoediteur@noos.fr

MORRIS BIRKBECK,
FERMIER, PIONNIER, ET HUMANISTE

Pratiquement ignoré des lecteurs de langue française, Morris Birkbeck n'est pourtant pas un inconnu de la littérature de voyage. Ses *Notes d'un voyage en France*, publiées en 1814 – quelques années avant son départ pour l'Amérique –, avaient déjà révélé de réelles qualités d'observation et de liberté d'esprit que l'on pourrait supposer rares chez un homme de la terre issu d'un milieu très conservateur.

Le récit que nous publions fut édité en 1819 sous le titre *Notes on a Journey in America from the Coast of Virginia to the Territory of Illinois*. Il connut un très grand succès (douze rééditions en deux ans, une traduction en allemand), dû non seulement aux qualités narratives déployées par l'auteur, mais aussi – et probablement principalement – aux thèmes abordés et développés avec une grande et rare clarté. Ce texte n'avait jamais été traduit en français.

Morris Birkbeck est né le 23 janvier 1764.

Rien ne pouvait laisser supposer a priori que ce fermier issu d'une famille quaker respectée, personnage influent et écouté, allait à cinquante-trois ans abandonner son Angleterre natale pour traverser l'Atlantique et recommencer dans le Nouveau Monde, aux portes de la « frontière » de l'Ouest, une nouvelle vie.

En fait, et ses biographes nous l'apprennent, bien des raisons, dans le caractère et la mentalité de Morris Birkbeck, devaient le conduire à briser les liens avec la mère patrie.

Spirituelles tout d'abord : bien que respectueux de la religion et malgré la situation de son père, influent dirigeant quaker – ou peut-être même à cause de cela –, il n'hésitera pas, au nom d'une forte indépendance intellectuelle, à s'opposer très tôt au rigorisme de sa confession d'origine.

Économiques ensuite : il est très probable que l'audacieux fermier, qui, l'un des premiers en Angleterre avait développé l'élevage du mouton mérinos, se soit retrouvé fort à l'étroit dans un pays somme toute conservateur, où l'innovation agricole, bien que fort active, pouvait être mal vue.

Politiques surtout : affichant depuis longtemps des idées progressistes, Birkbeck, selon certains, aurait été gagné à l'idéal républicain et égalitariste lors de son voyage en France. Libéral dans l'âme, il ne pouvait enfin admettre de se voir refuser le droit au vote par l'*establishment*, alors que ses biens et sa production le soumettaient aux impôts et aux taxes.

Ce carcan, tant religieux que politique et économique, et dont il souffrit longtemps dans l'Ancien Monde laissera de profondes traces sur l'émigrant jusqu'à la fin de sa vie. Son récit de venue dans le Nouveau Monde en porte de nombreuses marques : Morris Birkbeck n'hésita jamais à stigmatiser les effets pervers des rites mal compris et des coutumes injustes importées de la Vieille Europe.

Mais plus encore que les déconvenues sociales, la perte de sa femme, décédée en 1804 (il l'avait épousée en 1794), avait peut-être achevé de ronger ce qui le retenait jusqu'alors dans son pays. En 1817, avec ses enfants et plusieurs amis, il s'embarquait pour l'Amérique du Nord.

Après plusieurs mois d'un lent voyage et de recherches dans les Appalaches et dans les États du nord-est de la jeune république, les Birkbeck et leurs compagnons se fixeront dans le territoire de l'Illinois en août 1818. Leur communauté, après de mûres réflexions, sera établie dans le sud-est du

futur État, non loin des rives de l'Ohio, tout près de la fameuse « frontière », limite sans cesse mouvante de l'avancée européenne dans les terres vierges du continent.

Ce sont cette recherche et cette installation que Morris Birkbeck nous narre sous la forme d'un court mais remarquable journal, riche de nombreuses informations de tous ordres (historique, sociologique, économique, politique). En effet, au-delà du simple récit de voyage, anecdotique et exotique – dont Birkbeck lui-même, avec un certain talent de conteur, avait établi le plan –, ce texte aborde les questions auxquelles l'émigrant anglais accordait une très grande importance.

L'évolution des transports, les prix de la terre, des produits et des outils, les progrès à apporter à l'agriculture et à l'élevage reviennent notamment à plusieurs reprises, montrant ainsi les préoccupations du fermier. Birkbeck deviendra d'ailleurs, peu de temps après son installation, président de la première Société d'agriculture du jeune État de l'Illinois.

Mais les questions professionnelles ne sont pas les seules abordées dans son texte : la religion y tient une place non négligeable. Et l'ancien quaker devenu probablement agnostique ne se privera pas de fustiger la « superstition » et le « fanatisme » qui, selon lui, régentaient nombre de communautés récentes installées en Amérique du Nord.

Mais plus encore que les aspects spirituels, la vie quotidienne de ces Américains qu'il découvre, citadins ou paysans isolés, Indiens ou coureurs des bois, a véritablement fasciné Birkbeck. Avec un esprit d'une rare ouverture, dénué des a priori si propres au monde et à la culture dont il était issu, l'auteur de ce récit apporte là un document d'une grande qualité sociologique et ethnographique.

Mode de vie, habitat, vêtements, bien peu de choses échappe à son regard. Infiniment savoureuses seront pour nous les quelques lignes consacrées aux habitants de Vincennes (petit bourg de l'Indiana), descendants de Français.

Cependant, les préoccupations majeures de Morris Birkbeck se situent à un autre registre, certes bien plus important et grave : la lutte contre l'esclavage. Son texte s'en fait d'ailleurs l'écho, et avec quelle émotion... Abolitionniste convaincu, Morris Birkbeck luttera de toute son énergie contre l'« Institution particulière » comme on l'appelait à l'époque aux États-Unis, n'hésitant pas à entrer en politique pour faire appliquer ses idées (il occupera un temps des fonctions importantes dans le gouvernement de l'État d'Illinois). Sous le pseudonyme de Jonathan Freeman, il publiera un certain nombre d'articles, qui par leur force contribueront à faire basculer l'État d'Illinois dans le camp anti-esclavagiste.

Personnage en vue et respecté, humaniste écouté (et lu...), Morris Birkbeck aurait probablement connu une longue carrière politique si le destin n'en avait décidé autrement : le 4 juin 1825, revenant d'une visite à la communauté utopiste de Harmony, il se noyait avec son cheval en traversant la Fox River.

Morris Birkbeck avait soixante et un ans.

PASCAL MONGNE.

Je me suis amusé, pendant notre voyage – long, mais pas du tout ennuyeux –, à prendre des notes sur ce que nous avons fait et vu. Je viens d'en terminer la révision.

Ces notes relatent en détail les faits que je désire communiquer à mes amis. Je les ai écrites aussi simplement qu'une correspondance familière, avec seulement un peu plus de soin, par souci de ce qu'en dirait la presse.

Il y a beaucoup de personnes pour lesquelles j'éprouve une affection sincère et à qui je n'ai pas envoyé une ligne depuis notre départ. J'ai toujours plus à dire que ce que peut contenir une lettre. Aujourd'hui, plutôt que de leur envoyer mon récit par fragments, je leur offre ce petit livre. J'espère qu'elles l'accepteront et considéreront qu'il leur est adressé en particulier, dans le but de les informer.

Ces notes montrent combien ce pays m'a enchanté : autant que je l'avais imaginé. Et nos amis, en nous choisissant une bonne région et en nous y assurant une situation conforme à nos désirs, auront participé au succès de notre entreprise. Mais, comme les amis n'ont pas l'habitude de se contenter de seules déductions pour juger de l'intérêt de ce que l'on leur raconte, ils ont le droit de m'entendre dire en personne que mon attente et mes espoirs furent bien plus que comblés, et mes objectifs atteints.

Il nous a fallu surmonter moins d'obstacles, faire moins de sacrifices que je ne le craignais et notre bénéfice

JOURNAL D'UN VOYAGE EN AMÉRIQUE

est plus important que je ne l'avais escompté. Je n'ai donc rien à regretter de ma décision et, sachant ce que je sais maintenant, j'aurais encore plus de motivations si c'était à refaire.

M. B.

1^{er} septembre 1818.

*Vingt-six avril 1817,
à cinq-cents miles à l'est
de Cape Henry, Virginie.*

Après douze mois passés à mettre de l'ordre dans mes affaires, j'ai commencé, avec la plus grande partie de ma famille, à chercher un endroit de l'Ouest sauvage où nous établir.

Le 30 mars, nous avons levé l'ancre de Gravesend sur le beau navire *America* (cinq cents tonneaux), piloté par le capitaine Heth, de Richmond en Virginie. Notre groupe occupe à la fois la cabine et l'entrepont. Il n'y a, en plus de nous, que deux étrangers, bien élevés et discrets.

Le capitaine est un homme agréable et très amical, et nous sommes vraiment bien logés. Les vents et le temps ont beaucoup varié, plutôt favorablement. Certains d'entre nous ont souffert du mal de mer, mais à présent nous sommes tous en bonne santé, et nos esprits semblent flotter autant que le noble vaisseau qui nous mène si plaisamment vers notre exil volontaire.

Durant mon année de préparation, j'ai été en contact avec plusieurs Américains respectables et bien informés. J'ai ainsi acquis une certaine connaissance des États-Unis et obtenu de nombreuses lettres d'introduction. Juste avant notre départ, un ami attentionné m'a également remis une série de cartes géographiques publiées récemment par

Mr Melish, de Philadelphie. Fort de ces cartes et de mes autres sources d'information, je suis confiant en mon aptitude à entreprendre la tâche qui m'attend. Je crois qu'un journal consignait mon expérience sera utile à ceux qui se trouveraient dans des circonstances semblables, et pourra les éclairer ou les encourager. Dans un premier temps je me présenterai, puis j'exposerai mes mobiles et mes objectifs ; mes lecteurs pourront ainsi se faire une idée plus juste de mes opinions et tirer le meilleur profit de ma relation. J'espère qu'en agissant ainsi je ne serai pas taxé d'égotisme.

Il faut commencer par dire que je me suis senti incapable et peu désireux de lutter contre le froid et la chaleur extrêmes qui sévissent à l'est des monts Alleghany. J'ai donc prévu de planter ma tente à l'ouest, au sud du lac Érié, sous un climat que tous les voyageurs jugent tempéré, sain et agréable.

L'esclavage, cette salissure immonde qui entache toujours une grande partie des États-Unis, circonscrit également mon choix à des limites plus étroites. Si la liberté politique m'est précieuse au point que, pour l'obtenir, je renonce au confort bien mérité d'une maison anglaise, cela ne peut pas être pour avilir mon âme et corrompre mes enfants en acceptant de pratiquer l'esclavage.

Ce fléau persiste dans le Kentucky, le Tennessee et tous les nouveaux États du Sud. Mes recherches se limiteront donc à l'ouest de la Pennsylvanie et aux États de l'Ohio, de l'Indiana et de l'Illinois. Alors que s'ouvre devant nous une étendue immense, nous trouverons, s'il existe, l'objet de notre quête sur un territoire relativement restreint.

C'est avant tout à cela que je m'appliquerai, reportant à une occasion ultérieure le plaisir de savourer un voyage à travers les États atlantiques. J'ai, dès mon arrivée, l'intention de gagner l'Ouest aussi rapidement que possible, et d'effectuer une enquête approfondie sur ces

régions. J'espère ainsi décider avant l'hiver prochain de l'endroit où nous nous établirons.

Avant d'affronter ces préoccupations et ces tâches pénibles, je dois dire adieu à ceux que j'ai laissés derrière moi. Ils ressemblent à la plupart de mes compatriotes, je ne perdrai pas de temps à les décrire.

Combien sont-ils à subir, au nom de l'économie, de dures privations, alors qu'ils ont investi dans leurs affaires un capital qui, placé à un intérêt ordinaire, aurait dû suffir à les faire vivre ? À se refuser tout confort pour échapper aux taxes ? Et cependant leurs difficultés augmentent, leur capital s'effrite, et les ressources sur lesquelles ils comptaient pour faire vivre leur famille viennent à manquer.

Dans une nation dont la moitié de la population vit d'aumônes ou de salaires de misère, dont un quart du revenu provient des taxes (le plus souvent détournées), bien des citoyens ne pensent qu'à émigrer. Et pour ceux qui, comme moi, sont forcés d'obéir aux lois sans pouvoir faire entendre leur voix, il est tout à fait raisonnable, juste et opportun, de battre en retraite devant l'arrivée d'une crise, qu'elle soit due à l'anarchie ou au despotisme.

Un fermier anglais de la classe à laquelle j'avais l'honneur d'appartenir possède les mêmes droits et privilèges que les « vilains » d'autrefois, et le même pouvoir politique.

Il ne peut participer à l'élection des membres du corps législatif que s'il exploite une propriété foncière qui lui rapporte quarante shillings l'année, et, dans ce cas même, il lui est conseillé de voter dans l'intérêt du propriétaire de ces terres. Il n'a aucune influence sur les affaires publiques, à moins d'être contribuable, membre du conseil municipal ou milicien. Il n'a pas le droit d'assister à une réunion politique, sauf si le mot « résident » figure sur l'invitation du shérif. Dans ce cas, il peut côtoyer les nobles, les ecclésiastiques et les propriétaires fonciers : un bonheur qui

m'a une fois été offert quand les habitants du Surrey furent invités à voir la petite noblesse s'élever contre la taxe sur le revenu.

On peut donc affirmer que, sans droit de vote, un fermier anglais n'a quasiment aucune existence politique. Il n'a aucun devoir politique ou plutôt il en a un : payer la taxe pour la protection spéciale du ministre du comté où il vit.

Je prévois qu'échangeant la condition de fermier anglais contre celle de propriétaire américain je devrai faire face à de nombreuses difficultés. Mais je veux faire le grand sacrifice de mon confort actuel, ne serait-ce que, premièrement, pour qu'à la fin de ma vie je n'aie plus à me préoccuper incessamment de ces histoires d'argent auxquelles même le riche n'échappe pas en Angleterre. Deuxièmement, pour pouvoir inculquer à mes enfants l'esprit d'initiative et leur donner l'exemple de relations familiales saines, au sein d'une société dont les institutions respectent la morale. Et, enfin, pour qu'à ma mort j'aie la consolation de savoir qu'ils sont devenus les membres à part entière d'une communauté florissante, active et empreinte de vertus civiques, qui ne connaît ni l'insolence des riches ni la servilité des pauvres, entre lesquelles l'écart est fort mince en Angleterre.

Que des institutions incitant à la vertu aient une bonne influence sur la société qui les a choisies est une évidence ! Mais que dirions-nous alors de celles instaurées par un bon gouvernement si celui-ci avait été, par exemple, élu par un peuple vicieux ?

Il arrive pourtant que la vertu politique reste intacte là où le sens moral a été dépravé par des habitudes si profondément ancrées qu'elles ont eu sur les esprits plus d'influence que les principes politiques. Et je m'attends à ce que l'implantation actuelle de l'esclavage dans les États du Sud et son acceptation antérieure dans tous les États aient un effet semblable.

Si ces États sont plus haut sur l'échelle des valeurs morales que les colonies d'Inde occidentale – où règne l'esclavage et où l'intégrité politique est à peu près nulle –, ils confirmeront la loi selon laquelle l'intégrité politique est une qualité morale, surtout s'ils se sont améliorés en même temps que leurs gouvernements. Tandis que la supériorité morale de ces États où l'esclavage a été aboli montre que ce dernier est bien le fléau de la société.

C'est dans cette idée que je me prépare à entrer en Virginie, qui se situe très haut sur l'échelle des valeurs politiques, malgré l'influence désastreuse de cette calamité qu'est l'esclavage.

Deux mai.

Après des vents violents et un temps agité, nous nous trouvons sur la côte ouest, dans le Gulf Stream, pas très loin de notre destination. Hier, la température de l'air était de 65°* et celle de l'eau, de 71°. Aujourd'hui, l'air est resté à 65°, mais l'eau est descendue à 59°. Nous avons donc traversé le fleuve chaud qui parcourt l'océan, et qui va du golfe du Mexique en direction du nord nord-est jusqu'à la banquise du sud de la grande côte de Terre-Neuve.

Trois mai.

La nuit dernière, nous avons jeté l'ancre à Hampton Roads. Au matin, j'ai accompagné le capitaine à Norfolk, à quatorze miles, pour enregistrer le bateau au bureau de la douane. Norfolk est une grande ville de dix mille habitants. Les rues sont rectilignes, plutôt larges, avec, devant les maisons, de beaux trottoirs propres, surélevés, en gros pavés. Au milieu de la rue principale, il y a un grand marché couvert

* Il s'agit de degrés Fahrenheit. Voir conversion en page 127 (NdT).

où des nègres vendent pour leurs maîtres de beaux légumes et de la mauvaise viande (la pire que je n'ai jamais vue), plus chère que la meilleure viande d'Angleterre. Des pièces de veau, que personne n'oserait vendre sur un marché anglais, étaient affichées à dix pence et demi la livre. De pauvres chevaux attendaient, sans nourriture ni abri, de reconduire les charrettes qui avaient apporté les marchandises. Mais le pire de tout était le nombre incroyable de nègres, misérables créatures pour la plupart, même si certains d'entre eux se montraient assez joyeux. La première impression que l'on éprouve devant ce peuple d'esclaves est extrêmement déprimante. Et c'est, pensai-je, pour devenir membre d'une telle société que j'ai quitté l'Angleterre !

Norfolk est à quatorze miles de notre ancrage de Cape Comfort. Le bateau-pilote nous y avait conduits en soixante-cinq minutes. Le retour prit environ le même temps. Après dîner, nous remontâmes James River sur environ vingt miles en direction de City Point, à cent miles de son embouchure et à cinquante miles avant Richmond.

La rivière, avec ses berges bordées de pins et de cèdres aux couleurs variées, qui semblent surgir de l'eau tant la terre est basse, est large et magnifique, et dépasse en majesté tout ce que j'avais imaginé des rivières américaines. Son cours sinueux ajoute à l'attrait du paysage.

Quatre mai.

À quarante-trois miles au-delà de Cape Henry, où nous avons passé la nuit, la largeur de la rivière est toujours de quatorze miles. Aujourd'hui, nous avons parcouru cinquante-trois miles.

La région devient de plus en plus jolie et la rivière est d'une incroyable beauté, ce qui rend notre voyage extrêmement agréable. J'ai sans cesse l'œil rivé à la lunette, à

explorer les terres et les habitations. Notre premier contact avec une terre étrangère est vraiment passionnant. Les plantations sont plus nombreuses et les constructions plus importantes que nous ne l'avions supposé. Les berges de la rivière sont simplement bordées de pins, mais au-delà le sol est de bonne qualité, s'élève en certains endroits à plusieurs pieds au-dessus de la surface de l'eau, et on y voit toutes sortes d'espèces d'arbres : caroubiers, mûriers, noyers, sycomores, etc. Le goût des plantations transparait dans cette jungle d'arbres. Le peuplier de Lombardie, qui décore souvent les plus beaux manoirs, s'élève en hautes colonnes sombres au-dessus de la forêt.

Nous avons longé Little Guinea, une terre qu'un planteur a offerte à ses nègres après les avoir affranchis. Les petits enclos devant leurs huttes sont soigneusement cultivés. La démarche de ce gentleman n'a guère été appréciée par ses voisins. Les nègres ont la mauvaise habitude de voler – et c'est presque légitime, oserais-je dire, car l'esclavage est l'école de la dépravation, et leur condition équivoque ou avilissante parmi les blancs n'améliore pas leur moralité.

On voit, le long de la rivière, les ruines de plusieurs maisons, paraît-il accidentellement incendiées par les nègres, dont la négligence provoque d'innombrables accidents.

Six mai, Harrison's Bar.

Un banc de boue gêne considérablement la navigation et nous voilà immobilisés jusqu'à la prochaine marée. Nous ne nous en plaignons pas, car nous nous trouvons à un coude de la rivière, au milieu d'un magnifique paysage boisé dans son plus joyeux habit de printemps. Du milieu de la rivière – dont la largeur est de quatre miles –, nous apercevons quantité de riches plantations et de grosses demeures.

Nous avons fait une visite matinale à Mr X. et sommes restés une heure en compagnie des dames. Les champs bien exploités et le confort de la maison nous ravirent et, en nous rappelant notre patrie, nous rassurèrent sur l'état des demeures américaines.

Pour échapper à l'incendie ou pour assurer la fuite en cas de besoin, une échelle est fixée sur le toit de la maison, du sommet au bas du toit, en passant par une mansarde. On en voit sur beaucoup d'habitations. Ceci montre bien l'extraordinaire crainte ou l'extraordinaire danger. On m'a raconté que la négligence des nègres rendait indispensables de telles précautions.

Sept mai.

À City Point, les bateaux sont sous la superintendance du bureau de la douane de Petersburg, à environ quinze miles. Je devais déclarer le contenu de mes bagages, et le capitaine remplir les formalités d'entrée pour sa cargaison. Nous louâmes un petit canot dont je pris les commandes, et nous dirigeâmes vers Petersburg. Comme mes bagages étaient suffisamment volumineux pour pouvoir contenir énormément de marchandises, ce qui m'aurait valu une taxe de presque trente pour cent, je dus acheter les officiers. Ils me laissèrent passer sur ma déclaration sous serment, sans même ouvrir mes malles.

Petersburg devient une ville importante, car elle est le centre des échanges commerciaux d'une vaste région. Le principal produit d'exportation est le tabac, que l'on échange contre des articles importés d'Angleterre ou d'Allemagne.

Il y a à peine deux ans, la ville a été détruite par un incendie causé par des nègres qui jouaient aux cartes dans une étable. Elle est déjà presque entièrement reconstruite. Qu'elle se soit relevée si vite après un tel désastre est vraiment le signe d'une belle prospérité.

TABLE DES CONVERSIONS

Poids	1 livre = 0,453 kg
Longueurs	1 paume = 7,4 cm
	1 pied = 30,48 cm
	1 yard = 0,914 m
	1 mile = 1,609 km
Surfaces	1 acre = 0,4 hectare = 40 a
	1 mile carré = 640 acres = 256 ha
Volumes	1 pinte = 0,57 l
	1 gallon = 3,78 l
	1 barrique = ± 200 l
	1 tonneau = (pour les navires) 2,83 m ³
	1 boisseau = ± 10 l
Monnaies	1 shilling = 12 pence
	1 livre sterling = 20 shillings
	1 dollar = 4,50 livres
	1 guinée = 21 shillings = 1 livre et 1 shilling
Températures	Conversion °F en °C : retrancher 30, diviser par 2, ajouter 2

Achévé d'imprimer en octobre 2006
sur les presses de EMD S.A.S?
53110 Lassay-les-Châteaux
Numéro d'imprimeur : 16163

Dépôt légal : octobre 2006

Imprimé en France

ISBN PDF : 978-2-84679-120-5